

# MÉLICERTE

PASTORALE HÉROÏQUE EN DEUX ACTES. — 1666.

### PERSONNAGES.

MÉLICERTE, } bergères.  
 DAPHNÉ, }  
 ÉROXÈNE, }  
 MYRTIL, amant de Mélicerte.  
 ACANTHE, amant de Daphné.  
 TYRÈNE, amant d'Éroxène.  
 LYCARISIS, père, cru père de Myrtil.  
 CORINNE, confidente de Mélicerte.  
 NICANDRE, berger.  
 MOPSE, berger, cru oncle de Mélicerte.

La scène est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.

### ACTE PREMIER.

#### SCÈNE PREMIÈRE.

DAPHNÉ, ÉROXÈNE, ACANTHE, TYRÈNE.

ACANTHE. Ah ! charmante Daphné !  
 TYRÈNE. Trop aimable Éroxène !  
 DAPHNÉ. Acanthe, laisse-moi.  
 ÉROXÈNE. Ne me suis point, Tyrène.  
 ACANTHE (à Daphné). Pourquoi me chasses-tu ?  
 TYRÈNE (à Éroxène). Pourquoi fuis-tu mes pas ?  
 DAPHNÉ (à Acanthe). Tu me plais loin de moi.  
 ÉROXÈNE (à Tyrène). Je m'aime où tu n'es pas.  
 ACANTHE. Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle ?  
 TYRÈNE. Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle ?  
 DAPHNÉ. Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux ?  
 ÉROXÈNE. Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux ?  
 ACANTHE. Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.  
 TYRÈNE. Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.  
 DAPHNÉ. Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu.  
 ÉROXÈNE. Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.  
 ACANTHE. Eh bien ! en m'éloignant je te vais satisfaire.  
 TYRÈNE. Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.  
 ACANTHE. Généreuse Éroxène, en faveur de mes feux,  
 Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.  
 TYRÈNE. Obligante Daphné, parle à cette inhumaine,  
 Et sache d'où pour moi procède tant de haine.

#### SCÈNE II.

DAPHNÉ, ÉROXÈNE.

ÉROXÈNE. Acanthe à du mérite et t'aime tendrement :  
 D'où vient que tu lui fais un si dur traitement ?  
 DAPHNÉ. Tyrène vaut beaucoup, et languit pour tes charmes :  
 D'où vient que sans pitié tu vois couler ses larmes ?  
 ÉROXÈNE. Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,  
 La raison te condamne à répondre avant moi.  
 DAPHNÉ. Pour tous les soins d'Acanthe on me voit inflexible,  
 Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.  
 ÉROXÈNE. Je ne fais pour Tyrène éclater que rigueur,  
 Parce qu'un autre choix est maître de mon cœur.  
 DAPHNÉ. Puis-je savoir de toi ce choix qu'on te voit faire ?  
 ÉROXÈNE. Oui, si tu veux du tien m'apprendre le mystère.  
 DAPHNÉ. Sans te nommer celui qu'Amour m'a fait choisir,  
 Je puis facilement contenter ton désir :  
 Et de la main d'Atis, ce peintre inimitable,  
 J'en garde dans ma poche un portrait admirable,  
 Qui, jusqu'au moindre trait, lui ressemble si fort,

Qu'il est sûr que tes yeux le connaîtront d'abord  
 ÉROXÈNE. Je puis te contenter par une même voie,  
 Et payer ton secret de la même monnaie.  
 J'ai de la main aussi de ce peintre fameux  
 Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,  
 Si plin de tous ses traits et de sa grâce extrême,  
 Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.



... J'ai fait tantôt, charmante Mélicerte,  
 Un petit prisonnier que je garde pour vous.  
 ACTE II, SCÈNE III.

DAPHNÉ. La boîte que le peintre a fait faire pour moi  
 Est tout à fait semblable à celle que je voi.  
 ÉROXÈNE. Il est vrai, l'une à l'autre entièrement ressemble,  
 Et certe il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.  
 DAPHNÉ. Faisons en même temps, par un peu de couleurs,  
 Confiance à nos yeux du secret de nos cœurs.  
 ÉROXÈNE. Voyons à qui plus vite entendra ce langage,  
 Et qui parle le mieux, de l'un ou l'autre ouvrage.  
 DAPHNÉ. La méprise est plaisante, et tu te brouilles bien,

Au lieu de ton portrait tu m'as rendu le mien.  
 ÉROXÈNE. Il est vrai, je ne sais comme j'ai fait la chose.  
 DAPHNÉ. Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.  
 ÉROXÈNE. Que veut dire ceci ? nous nous jouons, je croi :  
 Tu fais de ces portraits même chose que moi.  
 DAPHNÉ. Certes, c'est pour en rire, et tu peux me le rendre.  
 ÉROXÈNE (mettant les deux portraits l'un à côté de l'autre).  
 Voici le vrai moyen de ne pas se méprendre.  
 DAPHNÉ. De mes sens prévenus est-ce une illusion ?  
 ÉROXÈNE. Mon âme sur mes yeux fait elle impression ?  
 DAPHNÉ. Myrtil à mes regards s'offre dans cet ouvrage.  
 ÉROXÈNE. De Myrtil dans ces traits je rencontre l'image.  
 DAPHNÉ. C'est le jeune Myrtil qui fait naître mes feux.  
 ÉROXÈNE. C'est au jeune Myrtil que tendent tous mes vœux.  
 DAPHNÉ. Je venais aujourd'hui te prier de lui dire  
 Les soins que pour son sort son mérite m'inspire.  
 ÉROXÈNE. Je venais te chercher pour servir mon ardeur  
 Dans le dessein que j'ai de m'assurer son cœur.  
 DAPHNÉ. Cette ardeur qu'il t'inspire est-elle si puissante ?  
 ÉROXÈNE. L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente ?  
 DAPHNÉ. Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer ;  
 Et sa grâce naissante a de quoi tout charmer.  
 ÉROXÈNE. Il n'est nymphe en l'aimant qui ne se tint heureuse,  
 Et Diane sans honte en serait amoureuse.  
 DAPHNÉ. Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui,  
 Et si j'avais cent cœurs ils seraient tous pour lui.  
 ÉROXÈNE. Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paraître ;  
 Et si j'avais un sceptre il en serait le maître.  
 DAPHNÉ. Ce serait donc en vain qu'à chacune en ce jour,  
 On nous voudrait du sein arracher cet amour :  
 Nos âmes dans leurs vœux sont trop bien affermisses ;  
 Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies ;  
 Et puisque en même temps, pour le même sujet,  
 Nous avons toutes deux formé même projet,  
 Mettons dans ce débat la franchise en usage ;  
 Ne prenons l'une et l'autre aucun lâche avantage ;  
 Et courons nous ouvrir ensemble à Lycarsis  
 Des tendres sentiments où nous jette son fils.  
 ÉROXÈNE. J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,  
 Comme un tel fils est né d'un père de la sorte ;  
 Et sa taille, son air, sa parole et ses yeux,  
 Feraient croire qu'il est issu du sang des dieux.  
 Mais enfin j'y souscris, courons trouver ce père ;  
 Allons-lui de nos cœurs découvrir le mystère ;  
 Et consentons qu'après Myrtil, entre nous deux,  
 Décide par son choix ce combat de nos vœux.  
 DAPHNÉ. Soit. Je vois Lycarsis avec Mopse et Nicandre.  
 Ils pourront le quitter ; cachons-nous pour attendre.

#### SCÈNE III.

LYCARISIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE (à Lycarsis). Dis-nous donc ta nouvelle.  
 LYCARISIS. Ah ! que vous me pressez !  
 Cela ne se dit pas comme vous le pensez.  
 MOPSE. Que de sottises façons et que de badinage !  
 Ménalque pour chanter n'en fait pas davantage.  
 LYCARISIS. Parmi les curieux des affaires d'Etat,  
 Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.  
 Je me veux mettre un peu sur l'homme d'importance,  
 Et jouir quelque temps de votre impatience.  
 NICANDRE. Veux-tu par tes délais nous fatiguer tous deux ?  
 MOPSE. Prends-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux ?  
 NICANDRE. De grâce, parle, et mets ces mines en arrière.  
 LYCARISIS. Priez-moi donc tous deux de la bonne manière,  
 Et me dites chacun quel don vous me ferez  
 Pour obtenir de moi ce que vous désirez.  
 MOPSE. La peste soit du fat ! laissons-le là, Nicandre ;  
 Il brûle de parler, bien plus que nous d'entendre  
 Sa nouvelle lui pèse, il veut s'en décharger,  
 Et ne l'écouter pas est le faire enrager.  
 LYCARISIS. Hé !  
 NICANDRE. Te voilà puni de tes façons de faire.  
 LYCARISIS. Je m'en vais vous le dire, écoutez.  
 MOPSE. Point d'affaire.  
 LYCARISIS. Quoi ! vous ne voulez pas m'entendre ?  
 NICANDRE. Non.  
 LYCARISIS. Eh bien !  
 Je ne dirai donc mot, et vous ne saurez rien.  
 MOPSE. Soit.  
 LYCARISIS. Vous ne saurez pas qu'avec magnificence,  
 Le roi vient honorer Tempé de sa présence ;  
 Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut jour ;

Qu'à l'aise je l'y vis avec toute sa cour ;  
 Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vue,  
 Et qu'on raisonne fort touchant cette venue.  
 NICANDRE. Nous n'avons pas envie aussi de rien savoir.  
 LYCARISIS. Je vis cent choses là ravissantes à voir :  
 Ce ne sont que seigneurs, qui, des pieds à la tête,  
 Sont brillants et parés comme au jour d'une fête :  
 Ils surprennent la vue, et nos près au printemps,  
 Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatants.  
 Pour le prince, entre tous sans peine on le remarque,  
 Et, d'une stade loin, il sent son grand monarque :  
 Dans toute sa personne il a je ne sais quoi  
 Qui d'abord fait juger que c'est un maître roi.  
 Il le fait d'une grâce à nulle autre seconde,  
 Et cela, sans mentir, lui sied le mieux du monde.  
 On ne croirait jamais comme, de toutes parts,  
 Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards :  
 Ce sont autour de lui confusions plaisantes,  
 Et l'on dirait d'un tas de monches reluisantes  
 Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.  
 Enfin l'on ne voit rien de si beau sous le ciel ;  
 Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,  
 Anprès de ce spectacle est une guesserie.  
 Mais puisque sur le fier vous vous tenez si bien,  
 Je garde ma nouvelle, et ne veux dire rien.  
 MOPSE. Et nous ne te voulons aucunement entendre.  
 LYCARISIS. Allez vous promener.  
 MOPSE. Va-t'en te faire pendre.

#### SCÈNE IV.

ÉROXÈNE, DAPHNÉ, LYCARISIS.

LYCARISIS (se croyant seul). C'est de cette façon que l'on punit les gens,  
 Quand ils font les benêts et les impertinents.  
 DAPHNÉ. Le ciel tienne, pasteur, vos brebis toujours saines !  
 ÉROXÈNE. Cères tienne de grains vos granges toujours pleines !  
 LYCARISIS. Et le grand Pan vous donne à chacune un époux  
 Qui vous aime beaucoup, et soit digne de vous !  
 DAPHNÉ. Ah ! Lycarsis, nos vœux à même but aspirent.  
 ÉROXÈNE. C'est pour le même objet que nos deux cœurs soupirent.  
 DAPHNÉ. Et l'Amour, cet enfant qui cause nos langueurs,  
 A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.  
 ÉROXÈNE. Et nous venons ici chercher votre alliance,  
 Et voir qui de nous deux aura la préférence.  
 LYCARISIS. Nymphes...  
 DAPHNÉ. Pour ce bien seul nous poussons des soupirs.  
 LYCARISIS. Je suis...  
 ÉROXÈNE. A ce bonheur tendent tous nos désirs.  
 DAPHNÉ. C'est un peu librement expliquer sa pensée.  
 LYCARISIS. Pourquoi ?  
 ÉROXÈNE. La bienséance y semble un peu blessée.  
 LYCARISIS. Ah ! point.  
 DAPHNÉ. Mais quand le cœur brûle d'un noble feu,  
 On peut, sans nulle honte, en faire un libre aveu.  
 LYCARISIS. Je...  
 ÉROXÈNE. Cette liberté nous peut être permise,  
 Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise.  
 LYCARISIS. C'est blesser ma pudeur que me flatter ainsi.  
 ÉROXÈNE. Non, non, n'affectez point de modestie ici.  
 DAPHNÉ. Enfin tout notre bien est en votre puissance.  
 ÉROXÈNE. C'est de vous que dépend notre unique espérance.  
 DAPHNÉ. Trouverons-nous en vous quelques difficultés ?  
 LYCARISIS. Ah !  
 ÉROXÈNE. Nos vœux, dites-moi, seront-ils rejetés ?  
 LYCARISIS. Non, j'ai reçu du ciel une âme peu cruelle :  
 Je tiens de feu ma femme ; et je me sens comme elle  
 Pour les desirs d'autrui beaucoup d'humanité,  
 Et je ne suis point homme à garder de fierté.  
 DAPHNÉ. Accordez donc Myrtil à notre amoureux zèle.  
 ÉROXÈNE. Et souffrez que son choix règle notre querelle.  
 LYCARISIS. Myrtil !  
 DAPHNÉ. Oui, c'est Myrtil que de vous nous voulons.  
 ÉROXÈNE. De qui pensez-vous donc qu'ici nous vous parlons ?  
 LYCARISIS. Je ne sais ; mais Myrtil n'est guère dans un âge  
 Qui soit propre à ranger au joug du mariage.  
 DAPHNÉ. Son mérite naissant peut frapper d'autres yeux ;  
 Et l'on veut s'engager un bien si précieux,  
 Prévenir d'autres cœurs, et braver la fortune  
 Sous les fermes liens d'une chaîne commune.  
 ÉROXÈNE. Comme par son esprit et ses autres brillants,  
 Il rompt l'ordre commun et devance le temps,  
 Notre flamme pour lui veut en faire de même,  
 Et régler tous ses vœux sur son mérite extrême.

LYCARSIS. Il est vrai qu'à son âge il surprend quelquefois ; Et cet Athénien qui fut chez moi vingt mois, Qui, le trouvant joli, se mit en fantaisie De lui remplir l'esprit de sa philosophie, Sur de certains discours l'a rendu si profond, Que, tout grand que je suis, souvent il me confond. Mais avec tout cela ce n'est encor qu'enfance, Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPHNÉ. Il n'est point tant enfant qu'à le voir chaque jour Je ne le croie atteint déjà d'un peu d'amour ; Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte, Où j'ai connu qu'il suit la jeune Méléerte.

ÉROXÈNE. Ils pourraient bien s'aimer, et je vois...

LYCARSIS. Franc abus. Pour elle, passe encore, elle a deux ans de plus ; Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance. Mais pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je pense, Et les petits desirs de se voir ajusté. Ainsi que les bergers de haute qualité.

DAPHNÉ. Enfin nous désirons par le nœud d'hyménée Attacher sa fortune à notre destinée.

ÉROXÈNE. Nous voulons l'une et l'autre, avec pareille ardeur, Nous assurer de loin l'empire de son cœur.

LYCARSIS. Je m'en tiens honoré plus qu'on ne saurait croire. Je suis un pauvre père ; et ce m'est trop de gloire Que deux nymphes d'un rang le plus haut du pays Disputent à se faire un époux de mon fils. Puisqu'il vous plaît, qu'ainsi la chose s'exécute : Je consens que son choix règle votre dispute ; Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt Pourra pour son recours m'épouser, s'il lui plaît : C'est toujours même sang et presque même chose. Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le dispose. Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement : Et voilà ses amours et son attachement.

## SCÈNE V.

ÉROXÈNE, DAPHNÉ et LYCARSIS (dans le fond du théâtre), MYRTIL.

MYRTIL, se croyant seul, et tenant un moineau dans une cage.

Innocente petite bête,  
Qui contre ce qui vous arrête  
Vous débattez tant à mes yeux,  
De votre liberté ne plaignez point la perte :  
Votre destin est glorieux,  
Je vous ai pris pour Méléerte ;  
Elle vous baisera, vous prenant dans sa main  
Et de vous mettre en son sein  
Elle vous fera la grâce.

Est-il un sort au monde et plus doux et plus beau  
Et qui des rois, hélas ! heureux petit moineau,  
Ne voudrait être en votre place !

LYCARSIS. Myrtil ! Myrtil ! un mot. Laissons là ces joyaux ; Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux. Ces deux nymphes, Myrtil, à la fois te prétendent, Et tout jeune déjà pour époux te demandent ; Je dois par un hymen t'engager à leurs vœux, Et c'est toi que l'on veut qui choisisses des deux.

MYRTIL. Ces nymphes ?

LYCARSIS. Oui. Des deux tu peux en choisir une. Vois quel est ton bonheur, et bénis la fortune.

MYRTIL. Ce choix qui m'est offert peut-il m'être un bonheur, S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur ?

LYCARSIS. Enfin qu'on le reçoive ; et que, sans se confondre, A l'honneur qu'elles font on songe à bien répondre.

ÉROXÈNE. Malgré cette fierté qui règne parmi nous, Deux nymphes, ô Myrtil ! viennent s'offrir à vous ; Et de vos qualités les merveilles écloses Font que nous renversons ici l'ordre des choses.

DAPHNÉ. Nous vous laissons, Myrtil, pour l'avis le meilleur, Consulter sur ce choix vos yeux et votre cœur ; Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages Par un récit paré de tous nos avançages.

MYRTIL. C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend ; Mais cet honneur, pour moi, je l'avoue, est trop grand. A vos rares bontés il faut que je m'oppose : Pour mériter ce sort, je suis trop peu de chose ; Et je serais fâché, quels qu'en soient les appas, Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop bas.

ÉROXÈNE. Contentez nos desirs, quoi qu'on en puisse croire ; Et ne vous chargez point du soin de notre gloire.

DAPHNÉ. Non, ne descendez point dans ces humilités,

Et laissez-nous juger ce que vous méritez.

MYRTIL. Le choix qui m'est offert s'oppose à votre attente, Et peut seul empêcher que mon cœur vous soit contenté. Le moyen de choisir de deux grandes beautés, Egales en naissance et rares qualités ! Rejeter l'une ou l'autre est un crime effroyable, Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

ÉROXÈNE. Mais, en faisant refus de répondre à nos vœux, Au lieu d'une, Myrtil, vous en outragez deux.

DAPHNÉ. Puisque nous consentons à l'arrêt qu'on peut rendre, Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MYRTIL. Eh bien ! si ces raisons ne vous satisfont pas, Celle-ci le fera : j'aime d'autres appas ; Et je sens bien qu'un cœur qu'un bel objet engage Est insensible et sourd à tout autre avantage.

LYCARSIS. Comment donc ! Qu'est-ce ci ? Qui l'eût pu présumer Et savez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer ?

MYRTIL. Sans savoir ce que c'est, mon cœur a su le faire.

LYCARSIS. Mais cet amour me choque, et n'est pas nécessaire.

MYRTIL. Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplait, Me faire un cœur sensible et tendre comme il est.

LYCARSIS. Mais ce cœur que j'ai fait me doit obéissance.

MYRTIL. Oui, lorsque d'obéir il est en sa puissance.

LYCARSIS. Mais enfin, sans mon ordre il ne doit point aimer.

MYRTIL. Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer ?

LYCARSIS. Eh bien ! je vous défends que cela continue.

MYRTIL. La défense, j'ai peur, sera trop tard venue.

LYCARSIS. Quoi ! les pères n'ont pas des droits supérieurs ?

MYRTIL. Les dieux, qui sont bien plus, ne forcent point les cœurs.

LYCARSIS. Les dieux... ? Paix, petit sot. Cette philosophie Me...

DAPHNÉ. Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LYCARSIS. Non, je veux qu'il se donne à l'une pour époux, Ou je vais lui donner le fouet tout devant vous. Ah, ah ! je vous ferai sentir que je suis père.

DAPHNÉ. Traitons, de grâce, ici les choses sans colère.

ÉROXÈNE. Peut-on savoir de vous cet objet si charmant Dont la beauté, Myrtil, vous a fait son amant ?

MYRTIL. Méléerte, madame. Elle en peut faire d'autres.

ÉROXÈNE. Vous comparez, Myrtil, ses qualités aux nôtres !

DAPHNÉ. Le choix d'elle et de nous est assez inégal !

MYRTIL. Nymphes, au nom des dieux, n'en dites point de mal. Daignez considérer, de grâce, que je l'aime ; Et ne me jetez point dans un désordre extrême. Si j'outrage en l'aimant vos célestes attraits, Elle n'a point de part au crime que je fais ; C'est de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offense. Il est vrai, d'elle à vous je sais la différence ; Mais par sa destinée on se trouve enchaîné ; Et je sens bien enfin que le ciel m'a donné Pour vous tout le respect, nymphes, imaginable, Pour elle tout l'amour dont une âme est capable. Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir, Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir ; Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre ; Et, pour me dérober à de semblables coups, Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LYCARSIS. Myrtil, hélas ! Myrtil ! Veux-tu revenir, traître ? Il fuit ; mais on verra qui de nous est le maître. Ne vous effrayez point de tous ces vains transports ; Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

## ACTE SECOND.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLICERTE, CORINNE.

MÉLICERTE. Ah ! Corinne ! tu viens de l'apprendre de Stelle, Et c'est de Lycarsis qu'elle tient la nouvelle...

CORINNE. Oui.

MÉLICERTE. Que les qualités dont Myrtil est orné Ont su toucher d'amour Eroxène et Daphné !

CORINNE. Oui.

MÉLICERTE. Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande, Qu'ensemble elles en ont déjà fait la demande,

Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein De passer, dès cette heure, à recevoir sa main ? Ah ! que les mots ont peine à sortir de ta bouche Et que c'est faiblement que mon souci te touche !

CORINNE. Mais quoi ! que voulez-vous ! c'est là la vérité, Et vous redites tout comme je l'ai conté.

MÉLICERTE. Mais comment Lycarsis reçoit-il cette affaire ?

CORINNE. Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

MÉLICERTE. Et ne vois-tu pas bien, toi qui sais mon ardeur, Qu'avec ces mots, hélas ! tu me perces le cœur ?

CORINNE. Comment ?

MÉLICERTE. Me mettre aux yeux que le sort implacable Après d'elles me rend trop peu considérable, Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer, N'est-ce pas une idée à me désespérer ?

CORINNE. Mais quoi ! je vous réponds, et dis ce que je pense.

MÉLICERTE. Ah ! tu me fais mourir par ton indifférence. Mais dis, quels sentiments Myrtil a-t-il fait voir ?

CORINNE. Je ne sais.

MÉLICERTE. Et c'est là ce qu'il fallait savoir, Cruelle !

CORINNE. En vérité, je ne sais comment faire ; Et, de tous les côtés, je trouve à vous déplaire.

MÉLICERTE. C'est que tu n'entres point dans tous les mouvements D'un cœur, hélas ! rempli de tendres sentiments. Va-t'en ; laisse-moi seule, en cette solitude, Passer quelques moments de mon inquiétude.

## SCÈNE II.

MÉLICERTE.

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer ; Et Bélice avait su trop bien m'en informer. Cette charmante mère, avant sa destinée, Me disait une fois, sur le bord du Pénée : « Ma fille, songe à toi ; l'amour aux jeunes cœurs Se présente toujours entouré de douceurs. D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables. Mais il traîne après lui des troubles effroyables : Et si tu veux passer tes jours dans quelque paix, Toujours comme d'un mal défends-toi de ses traits. » De ces leçons, mon cœur, je m'étais souvenue ; Et quand Myrtil venait à s'offrir à ma vue, Qu'il jouait avec moi, qu'il me rendait des soins, Je vous disais toujours de vous y plaire moins. Vous ne me crûtes point, et votre complaisance Se vit bientôt changée en trop de bienveillance. Dans ce naissant amour, qui flattait vos desirs, Vous ne vous figuriez que joie et que plaisirs ; Cependant vous voyez la cruelle disgrâce Dont en ce triste jour, le destin vous menace, Et la peine mortelle où vous voilà réduit. Ah ! mon cœur, ah ! mon cœur, je vous l'avais bien dit. Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte. Voici...

## SCÈNE III.

MYRTIL, MÉLICERTE.

MYRTIL. J'ai fait tantôt, charmante Méléerte, Un petit prisonnier que je garde pour vous, Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux. C'est un jeune moineau qu'avec un soin extrême Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même. Le présent n'est pas grand ; mais les divinités Ne jettent leurs regards que sur les volontés. C'est le cœur qui fait tout ; et jamais la richesse Des présents que... Mais, ciel ! d'où vient cette tristesse ? Qu'avez-vous, Méléerte ? et quel sombre chagrin Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin ? Vous ne répondez point ; et ce morne silence Redouble encor ma peine et mon impatience. Parlez. De quel ennui ressentez-vous les coups ? Qu'est-ce donc ?

MÉLICERTE. Ce n'est rien.

MYRTIL. Ce n'est rien, dites-vous ? Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes. Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes ? Ah ! ne me faites point un secret dont je meurs, Et m'expliquez, hélas ! ce que disent ces pleurs.

MÉLICERTE. Rien ne me servirait de vous le faire entendre. MYRTIL. Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre ? Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui, De vouloir me voler ma part de votre ennui ? Ah ! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

MÉLICERTE. Eh bien ! Myrtil, eh bien ! il faut donc vous le dire. J'ai su que, par un choix plein de gloire pour vous, Eroxène et Daphné vous veulent pour époux ; Et je vous avoürai que j'ai cette faiblesse De n'avoir pu, Myrtil, le savoir sans tristesse, Sans accuser du sort la rigoureuse loi

Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi. MYRTIL. Et vous pouvez l'avoir cette injuste tristesse, Vous pouvez soupçonner mon amour de faiblesse, Et croire qu'engagé par des charmes si doux, Je puisse être à jamais à quelque autre qu'à vous ; Que je puisse accepter une autre main offerte ! Eh ! que vous ai-je fait, cruelle Méléerte, Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur, Et faire un jugement si mauvais de mon cœur ?

Quoi ! faut-il que de lui vous ayez quelque crainte ! Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte ! Et que me sert d'aimer comme je fais, hélas ! Si vous êtes si prête à ne le croire pas !

MÉLICERTE. Je pourrais moins, Myrtil, redouter ces rivaux, Si les choses étaient de part et d'autre égales ; Et, dans un rang pareil, j'oserais espérer Que peut-être l'amour me ferait préférer ; Mais l'inégalité de bien et de naissance Qui peut d'elles à moi faire la différence...

MYRTIL. Ah ! leur rang de mon cœur ne viendra point à bout ; Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout. Je vous aime, il suffit ; et, dans votre personne, Je vois rang, biens, trésors, Etats, sceptre, couronne ; Et des rois les plus grands m'offrent le pouvoir, Je n'y changerais pas le bien de vous avoir. C'est une vérité toute sincère et pure ; Et pouvoir en douter est me faire une injure.

MÉLICERTE. Eh bien ! je crois, Myrtil, puisque vous le voulez, Que vos vœux par leur rang ne sont point ébranlés, Et que, bien qu'elles soient nobles, riches et belles, Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles. Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivez la voix : Votre père, Myrtil, réglera votre choix ; Et de même qu'à vous je ne lui suis pas chère, Pour préférer à tout une simple bergère.

MYRTIL. Non, chère Méléerte, il n'est père ni dieux Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux ; Et toujours de mes vœux reine comme vous êtes...

MÉLICERTE. Ah ! Myrtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites : N'allez point présenter un espoir à mon cœur, Qu'il recevrait peut-être avec trop de douceur, Et qui, tombant après comme un éclair qui passe, Me rendrait plus cruel le coup de ma disgrâce.

MYRTIL. Quoi, faut-il des serments appeler le secours, Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours ? Que vous vous faites tort par de telles alarmes, Et connaissez bien peu le pouvoir de vos charmes ! Eh bien ! puisqu'il le faut, je jure par les dieux, Et si ce n'est assez, je jure par vos yeux, Qu'on me tûra plutôt que je vous abandonne. Recevez-en ici la foi que je vous donne ; Et souffrez que ma bouche, avec ravissement, Sur cette belle main en signe le serment.

MÉLICERTE. Ah ! Myrtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voie. MYRTIL. Est-il rien ?... Mais, ô ciel ! on vient troubler ma joie.

## SCÈNE IV.

LYCARSIS, MYRTIL, MÉLICERTE.

LYCARSIS. Ne vous contraignez pas pour moi. MÉLICERTE (à part). Quel sort fâcheux ! LYCARSIS. Cela ne va pas mal, continuez tous deux. Peste ! mon petit fils, que vous avez l'air tendre ! Et qu'en maître déjà vous savez vous y prendre ! Vous a-t-il, ce savant qu'Athènes exila, Dans sa philosophie appris ces choses-là ? Et vous, qui lui donnez de si douce manière Votre main à baiser, la gentille bergère, L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs Par qui vous débâchez ainsi les jeunes cœurs ?

MYRTIL. Ah ! quittez de ces mots l'outrageante bassesse, Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.